

partout. Aux Etats-Unis, en France, en Angleterre, en Allemagne et ailleurs, la crise industrielle a causé partout un grand malaise.

Un grand nombre de manufactures ont suspendu leurs opérations, ont réduit les heures de travail et les gages des employés.

Pendant qu'on constate une dépression dans les manufactures, on voit notre industrie agricole prendre de l'extension. Nos beurrieres et nos fromageries se multiplient.

Tandis que notre commerce d'importation diminue, notre commerce d'exportation augmente. Et cette augmentation des exportations porte sur nos produits agricoles. Il y a donc un progrès marqué dans l'agriculture. Le progrès agricole est la base de la prospérité nationale. Développer l'industrie agricole, c'est augmenter d'autant la richesse publique; car lorsque l'agriculture est florissante, toutes les autres classes de la société en bénéficient.

Mais l'agriculture est un art qui demande des capacités. Pour être cultivateur, il ne suffit pas de tenir les manchons de la charrue, de labourer sa terre et de récolter le grain qu'on a semé. Il faut savoir faire surgir du sol toutes les richesses qu'il contient; on doit apprendre ce qui est nécessaire à son état et connaître le mode de culture qui paiera le mieux.

S'il est plus avantageux pour lui d'élever des animaux que de vendre son grain, il doit s'en rendre compte. L'élevage des animaux facilite l'engrais des terres qui rend au sol la fécondité que lui enlève la culture. Et l'élevage des animaux répand dans le pays l'industrie laitière. Tous ceux qui en ont fait l'essai affirment que leurs vaches leur rapportent bien plus en portant le lait aux beurrieres ou fromageries qu'à faire eux-mêmes le beurre ou le fromage.

L'introduction de l'industrie laitière, en offrant tant d'avantages aux cultivateurs pour placer leur lait, les engage à élever plus d'animaux. Plusieurs même ont doublé les profits qu'ils tiraient de leurs terres.

Par la satisfaction que donnent les rapports des beurrieres et des fromageries, il est facile de se convaincre des avantages qu'elles procurent aux patrons. D'ailleurs leur multiplication si rapide ne laisse pas de doute sur les bons résultats qu'elles donnent.—*Le Monde*, publié à Montréal.

Aux cultivateurs.—Le ministre de l'agriculture de la Puissance vient d'adresser à tous les cultivateurs des tableaux dont ils sont priés de vouloir bien remplir les blancs. C'est dans le but d'établir, de la façon la plus précise possible, la statistique des ressources agricoles, du pays et d'en pouvoir constater plus sûrement les fluctuations. On avait, jusqu'à présent, coutume de ne recueillir ces renseignements que tous les dix ans, on même temps qu'on faisait le recensement de la population. Cet intervalle a paru trop long pour les intérêts du pays, et le département de l'agriculture a résolu de se renseigner plus souvent, aujourd'hui que la question du développement de nos ressources agricoles s'est imposée à l'attention de tout le monde.

A cette fin il demande à chaque agriculteur des détails sur ce qu'il possède, et si chacun y met de la bonne volonté et de la bonne foi, le résultat de la combinaison de toutes ces données partielles sera une statistique parfaite de nos valeurs agricoles.

Il fut un temps où les cultivateurs, moins éclairés qu'aujourd'hui, auraient hésité ou refusé de se prêter à ce service qu'on leur demande: ils auraient vu quelque chose là dessous, des taxes, on ne sait trop. A présent, ces préjugés sont complètement disparus ou à peu près, et nous n'avons pas besoin d'insister à ce propos. Nos populations comprennent parfaitement qu'en rendant ce service au département de l'agriculture, c'est leur propre intérêt qu'ils servent; que les statistiques sont de la plus haute importance et qu'il faut s'efforcer de les avoir aussi exactes que possible.

On sait d'ailleurs qu'aucun nom n'est publié; que la signature de chaque habitant n'est requise que comme garantie de bonne foi; que toutes les informations données sont considérées par le département de l'agriculture comme strictement confidentielles, et que l'ensemble seul en est publié.

Nous espérons et nous sommes convaincus que tous, sans exception, se feront un devoir de remplir, avec une scrupuleuse attention, ce blanc que le ministre de l'agriculture de la Puissance du Canada leur adresse.

En agissant ainsi, ils feront un acte de patriotisme pratique. Ceux qui ne sauraient pas comment remplir ces blancs, voudront bien s'adresser à une personne instruite quelconque, ou au maître de poste de la localité qui le fera pour eux.—*Courrier de St Hyacinthe*.

Nécrologie.

Révd M. PIERRE LAGACÉ

Samedi, 6 décembre, l'Ecole Normale Laval était plongée dans le deuil par la mort du digne et vénéré Principal de cette institution, le Révd M. Pierre Lagacé, à la suite d'une bien courte maladie.

Le Révd M. Lagacé, fils de M. Pierre Minier dit Lagacé et de Joseph Lévesque, est né le 17 octobre 1830, à Ste Anne de la Pocatière. Il fut admis au Collège de Ste Anne le 1er octobre 1840 et terminait ses études en 1849. Il entra dans les ordres ecclésiastiques cette même année et fut ordonné prêtre à Québec le 23 juillet 1854. De 1850 à 1863, il fut professeur des hautes sciences au Collège de Ste Anne, et en 1863 il devint supérieur de cette institution, charge qu'il occupa jusqu'en septembre 1864. En 1865, il fut nommé curé de Ste Claire, et l'année suivante attaché à la cure de Notre Dame de Québec, en qualité de vicaire, poste qu'il occupa jusqu'en 1871, alors qu'il fut appelé à remplir la charge de Principal de l'Ecole Normale Laval, à Québec.

Nous ne pouvons mieux faire que de publier ici la notice nécrologique due à la plume de l'un des professeurs de l'Ecole Normale Laval, à l'occasion de la mort du Principal qui sut si bien diriger cette institution, et qui laisse un vide difficile à combler.

Voici ce que nous lisons dans *l'Enseignement Primaire*, publié par M. J. B. Cloutier :

« Nous avons aujourd'hui, chers lecteurs, une bien pénible tâche à remplir, celle d'annoncer la mort du digne et vénéré principal de l'école normale Laval, arrivée le six courant. Il a succombé à une affection du cœur après quatorze jours de maladie. Qui aurait pensé au retour des vacances, en le voyant si frais et si dispos, qu'il serait si tôt enlevé à l'affection de ses